



LE PROGRAMME DAVID KHARA **D-X**

INÉDIT
**J'AI
LU**

Le programme D-X

DU MÊME AUTEUR

Le Projet Bleiberg, Éditions Critic, 2010

Le Projet Shiro, Éditions Critic, 2011

Les Vestiges de l'aube, Éditions Michel Lafon, 2011

Le Projet Morgenstern, Éditions Critic, 2013

Thunder : Quand la menace gronde, Rageot, 2014

Une nuit éternelle, Fleuve Éditions, 2014

Atomes crochus, J'ai lu, 2016

La Trilogie Bleiberg, J'ai lu, 2017

DAVID KHARA

Le programme D-X



©DAVID KHARA, 2018.

©ÉDITIONS J'AI LU, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le succès n'est pas final, l'échec n'est pas fatal,
c'est le courage de continuer qui compte.*

Winston CHURCHILL

Chapitre premier

Los Angeles, Hôpital privé Saint-Vincent.

Les premiers rayons du soleil s'insinuaient entre les deux gigantesques immeubles qui dominaient le parking bondé réservé au personnel médical. La multitude de fenêtres sur les colosses de béton et d'acier reflétaient le bleu pastel du ciel immaculé de cette fin d'été. La journée s'annonçait magnifique.

Virginia n'en profiterait pas.

Elle admirait l'aube naissante chaque matin en quittant son service sans jamais savourer les bienfaits qu'elle annonçait. Une fois sa nuit de travail achevée, un programme invariable s'offrait à elle. Près d'une heure de route pour rentrer chez elle, préparation d'un petit déjeuner express pour ses enfants, Eliott et Victor, une tasse de thé en solitaire une fois la maison désertée par les deux petits monstres, tout en lisant le mot doux écrit à son attention par son époux, Mario, déjà parti travailler. S'ensuivaient six heures de sommeil peuplées des fantômes d'une nuit passée en enfer puis un réveil douloureux avant de s'engouffrer dans la salle de bains afin de s'y refaire une beauté pour repartir au combat.

Le quotidien d'une infirmière de nuit œuvrant dans le service d'oncologie impliquait des sacrifices inimaginables pour la plupart des gens. La chair de sa chair grandissait sans elle, son mari vivait avec une ombre, ses amis lui reprochaient son indisponibilité. Les jours, les semaines, les mois et les années s'écoulaient inexorablement, au gré des patients, des soins prodigués et des défaites, trop fréquentes, face à l'acharnement de la mort à s'emparer de ses proies.

Mais au final, peu importaient la maladie ou l'épuisement, le désespoir ou la lassitude, le job n'attendait pas.

Peu importaient le sang, les excréments et la liste sans fin des sécrétions produites par les corps brisés dont elle avait la charge, le job n'attendait pas.

Et peu importait que l'être humain soit ramené, aux yeux du personnel hospitalier, à son expression la plus tristement biologique, le job n'attendait pas.

Virginia ressentait un peu plus chaque jour la morsure amère de l'abnégation et se réfugiait dans la conviction absolue que ses collègues et elle menaient une véritable guerre. Un conflit de l'ombre, oublié des médias, ignoré de la population jusqu'à ce qu'elle soit elle-même, directement ou à travers ses proches, confrontée à sa réalité la plus âpre.

Depuis l'obtention de son diplôme, dix ans auparavant, Virginia promenait son mètre cinquante, ses yeux rieurs, son sourire franc et communicatif dans les couloirs de l'hôpital. Petit bout de femme à l'énergie insoupçonnable au vu de son apparence fragilité, elle soignait les corps autant que les âmes, accompagnait les patients et leur famille, depuis l'annonce du cancer jusqu'au fréquent décès.

Seringues et canules constituaient son arsenal tout autant qu'humanité et compassion.

Cette nuit n'avait pas été plus rude qu'une autre, mais elle concluait une longue séquence. La politique de réduction drastique de la masse salariale menée par la nouvelle direction de l'établissement avait des conséquences désastreuses sur le personnel. Mobilisation durant les jours de congé pour pallier les absences, horaires à rallonge, conditions de prise en charge des patients dégradées... Litanie tristement classique des désagréments causés par l'incurie d'une administration totalement déconnectée de la réalité du terrain.

La grogne se répandait dans les services et soudait un peu plus les équipes, allant même jusqu'à faire disparaître l'ancestral clivage hiérarchique médecin-infirmière.

Tout en ressassant ses récriminations, Virginia consulta ses textos. Claire, sa meilleure amie et ex-collègue de jour partie travailler à l'autre bout dans un autre État, lui souhaitait une bonne fin de service et espérait la revoir bientôt. À quand remontait leur dernière soirée ? Deux mois ? Trois, peut-être.

Claire, jeune femme de quelques années sa cadette, formée par ses soins, belle comme l'aurore, débordante d'énergie, avait résisté sept ans avant de sombrer dans un alcoolisme ordinaire pour oublier les horreurs du métier. À un coma éthylique avait succédé un violent burn out. Les deux événements avaient sonné comme autant d'alarmes salutaires. Démission du monde hospitalier, nouveau départ au sein d'une ONG dans laquelle elle avait invité Virginia à la rejoindre le temps d'une mission.

Depuis, Claire avait retrouvé un poste à Seattle en même temps que le goût d'exercer.

Combien de temps Virginia tiendrait-elle ? Sans Mario, Eliott et Victor, elle aurait probablement déjà sombré. L'idée d'une reconversion en tant que kinésithérapeute mûrissait dans son esprit depuis des années. Peut-être était-il temps de sauter le pas...

Ses petites mains arrimées au volant du break familial, elle lâcha prise, comme tous les jours avant de rentrer chez elle.

Les larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle parvienne à les retenir. En se regardant dans le rétroviseur intérieur, elle se demanda comment un corps aussi frêle que le sien pouvait en contenir une aussi grande quantité. La question, aussi absurde fût-elle, eut au moins le mérite de lui arracher un sourire. La perspective d'êtreindre ses enfants acheva de lui remonter le moral. Entre deux sanglots, elle s'essuya les joues puis tourna la clef et démarra le moteur en reniflant.

Elle entamait la marche arrière quand un nouveau texto illumina l'écran de son smartphone.

« Tu as oublié tes papiers ! Je les pose sur ton casier. Bisous. »

Il sembla à Virginia entendre les intonations rieuses d'Emily, expéditrice du message et collègue de jour au tempérament solaire. Elle possédait une joie de vivre et un entrain que sa récente grossesse décuplait.

Pressée de récupérer son bien et de rentrer chez elle, Virginia sortit de sa voiture et se hâta jusqu'au bâtiment qui abritait son service. Elle traversa les halls déserts en ce début de matinée et dévala l'escalier sombre et étroit menant au sous-sol où se

cachait le vestiaire des infirmières. Seul le claquement de ses sandales sur le ciment gris brisait le silence monacal des lieux.

Elle poussa la double porte à battants et déboucha dans la grande salle surchauffée qu'elle avait quittée un quart d'heure plus tôt. Le désintérêt de la direction pour le bien-être des employés se reflétait dans chaque coin de la pièce. Au plafond, la moitié des néons émettait un grésillement morbide tandis que l'autre moitié avait déjà rendu l'âme. Le lino-léum se décollait et se soulevait en vagues propices à des chutes spectaculaires. De part et d'autre des murs dont la peinture s'écaillait en larges plaques, de longues rangées de casiers métalliques s'étiraient jusqu'aux cabines de douche.

Une légère angoisse saisit Virginia à l'idée que dans une douzaine d'heures, elle enfilerait à nouveau le pantalon et la blouse blanche qui constituaient sa tenue de travail.

D'ordinaire, une dizaine de femmes se changeaient simultanément. En y réfléchissant, elle se rendit compte qu'elle ne s'était jamais trouvée seule ici. Virginia se dirigea vers son casier plongé dans la pénombre. À chaque pas, son cœur accélérail un peu plus. Une peur muette s'insinua en elle. Les images des films d'épouvante dont Mario raffolait commençaient à la hanter.

Aucun maniaque portant un masque de hockey et armé d'une hache ne va surgir pour t'égorger, pensa-t-elle en pestant contre les goûts cinématographiques de son époux.

Amusée, un petit sourire aux lèvres, elle arriva devant son vestiaire et aperçut son portefeuille. Elle s'en emparait quand un grincement se fit entendre.

Virginia sursauta, porta les mains à sa poitrine, puis tourna la tête vers les douches situées cinq mètres plus loin, elles aussi étrangement plongées dans le noir. Une des portes s'ouvrit dans un gémissement douloureux.

Emily était recroquevillée sur le carrelage de la cabine, nue. Sa longue chevelure blonde tombait en cascade sur ses tibias fins. De légers spasmes secouaient sa tête, appuyée contre ses genoux serrés.

Elle sanglotait en silence, comme Virginia l'avait fait quelques minutes plus tôt. Celle-ci s'approcha pour reconforter sa collègue quand elle remarqua le filet de sang qui s'écoulait entre ses cuisses et se déversait en un flot ininterrompu formant une flaque noirâtre sur le linoléum.

Elle fait une fausse couche ! pensa Virginia.

Elle se précipita vers la malheureuse pour lui porter secours. Le temps d'un battement de cils, elle s'accroupit à ses côtés sans faire cas du sang qui maculait déjà son pantalon de lin beige. Tout en murmurant des paroles de réconfort, Virginia chercha le menton d'Emily pour lui relever la tête en douceur.

Le monde bascula en même temps que le corps inerte de la jeune femme.

Tel un pantin désarticulé, Emily vacilla avant de s'écrouler, ses grands yeux bleu clair fixés sur le plafond.

Une plaie béante déchirait sa gorge de part en part et de multiples lacérations barraient ses cuisses au point qu'il ne restait plus que des lambeaux de peau dont s'échappaient des chairs boursouflées.

Virginia sentit un cri monter en elle, mais il ne franchit jamais ses lèvres.

Une gerbe de sang jaillit de sa bouche.

Plus rien n'avait de sens. Ni le corps mutilé d'Emily ni la douleur intense provoquée par les multiples coups de la lame impitoyable qui s'acharnait sur son dos.

Les sourires de Mario, Eliott et Victor dansèrent devant ses yeux.

Alors Virginia pleura, pour la dernière fois.

Chapitre 2

*Quelque part, au large de l'Irlande,
un mois plus tard.*

Depuis plus d'une heure, le bateau fendait les flots enragés de l'Atlantique Nord. La coque percutait la surface de l'océan avec tant de fracas que le vieil homme se demandait par quel miracle elle ne se brisait pas en deux. Ses doigts parcheminés cramponnés au bastingage, il fouillait l'horizon de ses yeux bleus perçants à la recherche d'une terre qu'il se languissait de fouler depuis son départ, deux jours plus tôt. Il ne prêtait attention ni à la pluie glaciale ni au vent tranchant qui l'assaillaient sans répit.

Son esprit naviguait sur des eaux plus clémentes. Ses sens, sous des cieux bienveillants. Soixante-quatre ans plus tôt, il voguait en direction d'Israël, avec tant d'orphelins en quête, comme lui, d'une nouvelle famille, d'une nouvelle chance. Un nouveau départ dans un monde dévasté par la fureur d'un conflit planétaire.

Minot effronté et audacieux, le jeune Franck Meyer jouissait déjà d'un esprit vif et indépendant. Il avait onze ans lors de cette traversée.

Aujourd'hui, six décennies plus tard, il conservait ces qualités. Elles seules auraient suffi à lui conférer une jeunesse physique étonnante. Pour qui le rencontrait, le Pr Meyer, éminent scientifique, enseignant émérite, titulaire d'une chaire prestigieuse de la non moins prestigieuse Université de Chicago, évoquait un fringant quinquagénaire plutôt qu'un vieil homme fatigué.

Sur cette coquille de noix perdue entre les côtes irlandaises et une île obscure qui refusait obstinément de se dévoiler à travers la brume, Franck se revoyait sur le pont du paquebot. Il y jouait avec d'autres gamins quand son regard avait croisé celui d'un jeune homme assis contre une manche à air. Depuis le départ, des rumeurs bruissaient sur ce type d'une vingtaine d'années, plus grand que n'importe qui sur le navire. Si son imposante stature ne suffisait pas à le singulariser, son crâne chauve et ses sourcils rasés achevaient le travail. Des adultes affirmaient qu'il œuvrait pour l'armée anglaise, d'autres sous-entendaient qu'on lui devait la mort de criminels de guerre. Il n'en fallait pas plus pour que les enfants s'inventent mille histoires à son sujet.

Franck, lui, ne s'était pas contenté de simples élucubrations et avait abordé le géant tandis que celui-ci dessinait paisiblement, avec la ferme intention de découvrir la vérité. Une rencontre marquée au fer rouge dans l'esprit du garçon, comme tous ces instants qui, à jamais, infléchissent notre existence. Il ignorait, à l'époque, que sa curiosité influencerait sur tant de destins...

Les volutes nostalgiques du passé se dissipèrent sous les aboiements de Bart, le berger allemand du capitaine O'Barr, le maître de l'embarcation. Franck flatta l'encolure du chien, tout juste sorti de la cabine.

L'animal se frotta au seul passager de la traversée, lui imposant une longue séance de caresses à laquelle le scientifique se plia de bonne grâce.

Le rugissement lugubre d'une corne de brume monta du bateau. Bart abandonna son compagnon de jeu pour se ruer vers la proue et aboyer à tout rompre tandis que la silhouette de l'île tant attendue se découpait sur l'horizon, débarrassée du brouillard comme par enchantement.

Pour un esprit romanesque, les éléments semblaient protéger l'endroit de la démence du monde. Il aurait pu y lire les présages d'un lieu maudit ou la promesse d'un éden caché, mais Franck n'avait rien d'un poète et encore moins d'un rêveur. Seules comptaient l'impatience qui le taraudait et la boule qui se formait dans sa gorge.

Dix minutes plus tard, il se tenait, sac de voyage sur l'épaule, sur un ponton perdu dans une crique au milieu d'une côte déchirée. Face à lui, la lande rocailleuse et inhospitalière s'étendait à perte de vue, balayée par un vent incessant.

Un instant, Franck se sentit submergé par l'insondable solitude exhalée par cette terre oubliée. En dehors de Long John Silver, qui n'aurait trouvé meilleur endroit pour y enterrer son trésor, seule une âme érodée par l'usure du temps et la folie des hommes s'installerait en tel purgatoire.

Franck suivit la direction indiquée par le capitaine O'Barr. Au bout d'une heure d'une marche pénible, rendue harassante par un terrain accidenté et d'impitoyables bourrasques, il aperçut enfin sa destination.

Une grande bâtisse tout en longueur se dressait là, improbable construction posée sur un sol où ne poussaient que de ternes fourrés et de lourds

rochers. La maison s'étendait sur environ trente mètres. Des volets bleus constituaient la seule touche colorée, non seulement de la demeure, mais de tout le paysage alentour. Franck remarqua surtout les imposantes pierres de granit des murs. Ce constat en apparence anodin – il fallait au moins ce matériau pour supporter l'érosion imposée par l'air marin – arracha au scientifique un sourire ironique, qui s'accrut lorsqu'il avisa l'homme et la femme, assis côte à côte sur de petits tabourets, face à leurs chevalets respectifs, à quelques dizaines de mètres de l'habitation. L'incongruité de la scène découlait moins de leur présence, surprenante après une heure sans croiser âme qui vive, que de la différence de formats entre les deux individus. Cette vision illustrait un dimorphisme sexuel spectaculaire !

La femme ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante une fois debout. Elle se penchait vers sa toile, épaules voûtées, comme rabougrie, et paraissait déployer d'importants efforts pour tenir sa palette. Son voisin, lui, mesurait très exactement un mètre quatre-vingt-dix-huit une fois sa grande carcasse dépliée et il était deux fois plus large que sa voisine. Elle avait de longs cheveux blancs bouclés. Lui était chauve. Elle portait un gilet beige en maille épaisse. Lui se contentait d'un tee-shirt kaki. Elle peignait une mer azur sous un soleil éclatant dans un ciel constellé d'oiseaux. Lui esquissait une tour sombre sous une lune voilée par de lourds nuages gris.

Franck eut la déplaisante sensation de briser la paix dans laquelle ces deux-là évoluaient. Comme un oiseau de mauvais augure, envoyé pour rappeler

à celui qui avait déposé les armes que seule la mort procurait aux guerriers le vrai repos.

— Bonjour, Franck.

Le géant parla sans décoller les yeux de son ouvrage. D'un coup de pinceau délicat, il appliqua une fine touche de rouge dans son ciel nocturne.

— Bonjour, Franck, ajouta la vieille femme en se tournant vers le nouveau venu.

Elle le gratifia d'un sourire avenant. À en juger par les rides qui sillonnaient son visage, elle devait avoir sensiblement le même âge que le scientifique. Le masque creusé par le temps ne suffisait pas à altérer sa beauté.

Franck s'approcha d'elle et lui serra la main en prenant garde de ne pas la briser tant elle semblait fragile.

— Ann, se présenta-t-elle d'une voix enjouée. Je sais qui vous êtes, il m'a beaucoup parlé de vous.

— Laissez votre chevalet, Ann, je le rangerai jusqu'à votre prochaine visite.

Poli, le message d'Eytan n'en était pas moins clair. Ann se dirigea vers la maison et disparut en la contournant. Franck s'émut de la grâce avec laquelle elle évoluait. Il la salua lorsqu'elle réapparut, au volant d'une voiturette électrique.

— Délicieuse.

— Effectivement, approuva le géant.

Ce dernier se leva lentement. Franck l'observa, saisi par la même émotion qui l'étreignait, enfant, face à cette force de la nature. Il daigna enfin se tourner et les deux hommes se retrouvèrent face à face, se dévisageant de pied en cap, jusqu'au moment, inévitable, où leurs regards bleus se rencontrèrent, impact silencieux mais intense. La puissance de leurs émotions élimina tout besoin d'une quelconque

étreinte. Franck baissa les yeux, et réalisa alors que jamais il n'avait vu cet homme en manches courtes. Sur son avant-bras droit, une lettre et six chiffres profondément tatoués. Sur son avant-bras gauche, trois chiffres, plus sinistres encore pour qui connaissait son histoire : trois, zéro, deux.

— Comment as-tu su que j'arrivais ? demanda Franck.

— *Drakkar Noir*. Tu portes ce parfum depuis son arrivée sur le marché au début des années 1980. Ses fragrances de romarin se repèrent vite dans le coin.

— Tu m'as reconnu à mon odeur ? s'étonna Franck.

— Qu'en penses-tu ?

— Qu'avec toi, rien ne peut vraiment me surprendre.

Le géant afficha une mine sévère avant d'éclater d'un rire sonore.

— C'est James, andouille...

— James ?

— James O'Barr, le capitaine qui t'a amené. Il m'a appelé pour me prévenir de l'arrivée d'un visiteur. Sa description ne laissait guère de place au doute. Cela dit, ton parfum empestait vraiment à vingt mètres. Surtout avec un tel vent dans le dos.

— Tu es content de ta plaisanterie, je suppose ?

— Assez, oui. Je suis surtout content de te voir, Franck.

— Et moi donc, Eytan. Et moi donc.

*

* *

Quelques minutes plus tard, Franck se réchauffait près de l'âtre. La décoration de l'endroit se

limitait au minimum vital. La pièce principale faisait office de salon et salle à manger avec pour tout mobilier une table ronde cernée de quatre chaises du même bois et un canapé en tissu marron. Seule touche fantaisiste au cœur de cette ode à l'austérité : une cuisine américaine équipée flambant neuve. Eytan, accroupi, fouillait dans le réfrigérateur à la recherche de la bière qu'il avait proposée à son visiteur. Il se releva avec deux Guinness dans les mains.

— Je suis désolé, je n'ai pas de rondelle de citron.

— Que le Ciel te pardonne.

— Je doute qu'il exauce le souhait d'un athée comme toi.

— Mais je crois, mon cher. Ma foi se porte sur les lois de la physique, et sur l'ensemble des règles qui font l'univers. Je n'exclus pas l'existence d'un être supérieur, je doute simplement qu'il ait poussé le vice jusqu'à endosser plusieurs personnalités afin d'inciter les humains à se massacrer en ses multiples noms. À moins que Dieu ne souffre d'un sévère trouble dissociatif de personnalité, ce qui expliquerait pourquoi le monde est aussi mal barré...

Eytan sourit en décapsulant les bouteilles. Il en tendit une à Franck mais la retint au dernier moment.

— Tu as le droit d'en boire ?

Le scientifique arracha sa boisson d'autorité.

— Premièrement, j'ai passé l'âge que tu me paternes, mon grand. Deuxièmement et d'après plusieurs études, consommer soixante-quinze centilitres de bière par jour réduirait les risques cardiovasculaires et même le diabète.

— Ah, alors si c'est recommandé par la Faculté...
À la tienne.

— À la tienne.

Ils burent une gorgée de concert.

— Spartiate, ton intérieur, risqua Franck.

— Je n'ai pas besoin de plus. La chambre à coucher est confortable, ma bibliothèque déborde de livres pas encore ouverts et comme de toute façon je passe l'essentiel de mon temps en extérieur...

— Compte tenu du volume de granit qui t'entoure, tu fais bien.

— Pardon ?

— Cette pierre comporte des résidus d'uranium et du radium. Ah, et également un gaz amusant : le radon, deuxième cause du cancer du poumon après la cigarette.

— Tu es venu jusqu'ici dans le but de me faire un cours sur la radioactivité naturelle ou pour m'informer que je vis dans une centrale nucléaire et qu'il me faut la raser pour tout reconstruire en matériaux écolos ?

— Non, Eytan, je suis venu pour que tu reprennes du service.

Le géant sembla s'affaïsser.

— Je m'en doutais, soupira-t-il. Franck... j'ai quitté le Mossad, et depuis la mort d'Eli¹, j'ai déclaré forfait.

Eytan Morgenstern, garçonnet polonais déporté de la première heure, témoin de l'assassinat de son jeune frère, Roman, sujet d'expérimentations des nazis pour créer l'Aryen éternel, s'était mué en un géant, un titan même, en apparence indestructible.

1. Voir *Le Projet Morgenstern* dans *La Trilogie Bleiberg* (J'ai Lu) (Toutes les notes sont de l'auteur).

Était-ce dû à son physique parfait de sportif accompli ? À son absence de vieillissement qui l'avait figé dans la trentaine ? À sa science consommée du combat, de la stratégie, ou à sa capacité unique à enchaîner les missions sans relâche, encore et encore, en dépit des blessures et des coups ?

Franck n'aurait su le dire, mais il craignait cet instant depuis toujours. Un seul ennemi pouvait contraindre un être aussi exceptionnel qu'Eytan à rendre les armes : lui-même. Pour inverser la tendance, un électrochoc s'imposait.

— Je vois. Après soixante-dix années à parcourir le monde, pour le compte des Anglais puis des Israéliens, à la poursuite de criminels de guerre, espions et terroristes en tout genre, le légendaire Eytan Morg aspire à la paix. En plus, des nazis, il n'en reste pas des masses, et ceux qui sont encore en vie sont un peu défraîchis. Franchement, pour quoi se battre encore ? Je te le demande.

— Tu as tout compris.

— Bien sûr... Bien sûr... Je te savais pudique, Eytan. Je ne te savais pas égoïste.

— Pèse bien tes paroles, Franck.

— Sinon quoi ? Tu n'as jamais levé la main sur moi quand j'étais enfant, et tu veux me faire croire que tu le ferais, maintenant que je suis un vieil homme ?

— Je peux te jeter hors de cette maison sans te frapper, tu sais.

— Oh oui, je sais. Je sais aussi qu'il est beaucoup plus commode de s'enterrer dans un trou paumé que de rester parmi les siens pour affronter leur peine. Je sais aussi qu'il est plus facile de décocher une droite que de verser une larme. Tu crois peut-être que tu étais le seul à aimer Eli ?

Eytan ne pipa mot. Il suivait Franck du regard en terminant sa bière.

— Ce verbe te terrifie, pas vrai ? *Aimer*. Courir le risque de s'inquiéter, d'être déçu, malheureux, de souffrir, qui sait.

— Tu as raison, pour les gens normaux, cela dit...

— Ce foutu monde n'a rien de normal. Appliqué à la vie, le mot « normal » lui-même ne signifie rien ! Mon père adoptif est le seul survivant d'expérimentations nazies menées dans le but de créer un super-soldat. Je l'ai rencontré sur un bateau qui transportait des orphelins jusqu'en Israël, j'avais onze ans, il en paraissait vingt, et aujourd'hui il semble de quarante ans mon cadet. Accessoirement, j'ai passé mon adolescence à me demander s'il reviendrait des missions d'élimination des criminels de guerre qu'il menait à travers le monde.

— Franck...

— Je n'ai pas terminé ! Je suis devenu l'un des plus grands scientifiques de cette planète dans le seul but de fabriquer le sérum sans lequel son organisme génétiquement modifié surchaufferait jusqu'à le tuer. Pour couronner le tout, Eli, l'autre garçon qu'il a adopté, est entré au Mossad pour suivre ses traces puis veiller sur lui. Alors, tu m'excuseras de te répéter qu'il n'y a rien de normal là-dedans. Et il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour parvenir à cette conclusion. Merde, à la fin !

— Franck ?

— Quoi ?

— J'ai compris.

— J'espère bien, crâne d'œuf, parce que je n'ai pas la force de recommencer.

Franck se laissa tomber dans le fauteuil, exténué.

— Maintenant que tu as expulsé ton ressentiment, je me permets de te faire remarquer que je t'ai demandé de peser tes paroles quand tu m'as traité d'égoïste. Je ne prétends pas avoir été un bon père, mais j'ai fait de mon mieux compte tenu des circonstances, et je trouve l'adjectif un peu dur à mon égard. De surcroît, je ne t'ai pas interdit de m'expliquer pourquoi tu souhaitais que je reprenne du service.

— Pardon ?

— Tu t'es emballé aussitôt après que je t'ai dit que je m'étais retiré, mais je ne demande pas mieux que de savoir pourquoi tu as besoin de moi.

— Ah bon ?

— Si j'avais enregistré la conversation, je te la repasserais volontiers, hélas...

— On dira qu'il fallait que ça sorte !

— On dira ça. Une autre bière ?

— Envoie.

Eytan débarrassa Franck de sa bouteille vide puis se dirigea vers le réfrigérateur. Franck se repassait intérieurement le film des dernières minutes, furieux de s'être laissé piéger. Il n'était jamais venu sur cette île dont il connaissait pourtant l'existence depuis toujours. Jamais il n'appelait Eytan, qui ne l'appelait pas non plus. Leur dernière rencontre datait d'une bonne dizaine d'années. Cette distance n'était pas le fruit d'un quelconque mépris, mais d'un accord tacite permettant à chacun de mener sa propre existence. Dans une famille aussi étrange, l'affection existait mais ne s'exprimait pas. De plus, chacun menait ses propres combats, aux quatre coins du monde. Seuls le hasard et les impératifs les amenaient à se retrouver. L'ancien assassin du Mossad n'était

pas assez naïf pour penser que Franck lui rendait une simple visite de courtoisie. Eytan avait poussé Franck à lâcher ce qu'il avait sur le cœur depuis sa plus tendre enfance.

L'espace d'un instant, le vieil homme se sentit comme un ado démasqué par ses parents. À la recherche d'une contenance, il s'éclaircit la gorge et reprit la main.

— Avant d'en venir au but premier de ma visite, je tenais à t'annoncer que j'ai réussi à synthétiser une nouvelle version de ton sérum. Son injection sera moins douloureuse, et son action plus rapide.

— À la bonne heure.

La deuxième Guinness atterrit dans la main de Franck comme un remerciement.

— Tu en utilises beaucoup, en ce moment ?

— Non, je tire peu sur mon organisme, du coup je ne me suis inoculé que trois ou quatre doses depuis ma retraite.

— Trois ou quatre ?

— Quatre. Quel est donc ce but premier ?

— J'ai reçu un message pour toi, sur le répondeur de mon portable. Je n'ai pas compris de quoi il s'agissait jusqu'à ce que ton ami médecin, Avi Lafner, en décrypte le sens.

— Tu vois toujours Avi ?

— Depuis qu'il a eu recours à mon expertise à propos des prothèses de nouvelle génération utilisées par l'armée américaine¹ ? Je le revois d'autant plus qu'il travaille désormais pour moi.

— Avi a quitté le Mossad, lui aussi ?

— Peu après ta défection. Je n'en ai jamais parlé avec lui, mais je pense qu'il ne voyait pas de raison

1. Voir *Le projet Morgenstern* dans *La Trilogie Bleiberg*.

d'y rester sans toi. C'est pénible de tout faire pour éloigner les gens et de réaliser qu'ils tiennent à toi, pas vrai ?

Et hop, un tacle en passant, pensa Franck, aussi amusé que revanchard.

La moue agacée d'Eytan confirma la réussite de la manœuvre.

— Ouais... et donc, ce fameux message ?

Franck sortit un téléphone portable de sa poche, pianota sur l'écran puis posa l'appareil dans sa paume.

« J'adresse... ce message... à Eytan Morgenstern. Venez... me voir... à l'Hôpital américain... de Paris. Chambre... 302. Il vous reste... il me reste... quinze jours... au plus. Avec... les... compliments... du Consortium. »

L'homme geignait plus qu'il ne parlait et chaque mot prononcé semblait lui coûter plus que le précédent. Dans l'intervalle, un bruit semblable à celui d'un compresseur résonnait en arrière-plan, de même qu'un « bip » aussi régulier qu'un battement de cœur.

À mesure que le message s'égrenait, Eytan se redressa. Sa mâchoire se contracta, tout comme ses poings qui palpitaient au rythme du compresseur.

— D'après Avi, le Consortium serait...

— Une organisation qui préside, en secret, aux destinées de l'humanité. Une organisation impliquée dans d'innombrables opérations financières et industrielles, dans les domaines militaires et pharmaceutiques. La grande nébuleuse dont rêvent tous les complotistes. Je connais la voix de cet homme. Il se fait appeler Cypher, et il dirigerait le Consortium.

Eytan leva le bras de manière à exposer le chiffre 302 qui y était gravé.

— Accessoirement, poursuivit-il, l'organisation responsable de la mise en place du Projet Bleiberg à qui l'on doit mon existence.

— Le numéro de sa chambre ressemble alors à une provocation grossière.

— Si c'en est une, ce sera sa dernière, dit Eytan en souriant.

Chapitre 3

Seattle, quelques jours plus tard.

Des trombes d'eau s'abattaient sur le pare-brise et le dévalaient en un torrent tumultueux contre lequel les essuie-glaces ne pouvaient rien. Ils émettaient de longs gémissements plaintifs à chacun de leurs allers-retours.

Cramponné au volant, Gavin Hastings ne cessait de s'agiter sur son siège à la recherche d'un angle de vue susceptible de rendre la conduite moins hasardeuse. Il se trémoussait, se penchait vers l'avant autant que son ventre rebondi le lui permettait, reculait en grommelant, se trémoussait à nouveau puis pestait de plus belle.

— Avec un temps de merde comme celui-là, y a rien d'étonnant à ce que Nirvana soit né ici, soupira-t-il.

Les yeux dans le vague, Andy ne cilla pas plus qu'il ne décolla le front de la vitre de la portière passager. Habitué à l'humeur sombre du lieutenant Gavin Hastings, il prêtait une oreille distraite aux récriminations crachées par l'imposant vétéran de la police de Seattle. Douze mois passés aux côtés de ce personnage haut en couleur avaient dissuadé

son jeune collègue de se lancer dans des débats aussi stériles qu'interminables. Au fil du temps, il avait appris à s'amuser de ce caractère de cochon, voire à en jouer.

— Je ne saisis pas le rapport entre la pluviométrie et la bande à Cobain, mais je te le concède, on voit que dalle !

— Ah ouais, tu ne vois pas le lien entre un climat qui pousse à la dépression et la bouillasse nirvanesque ?

— J'oubliais que seul le jazz trouve grâce à tes délicates oreilles.

— Pardon, mais il y a un monde entre Billie Holliday et Kurt Cobain.

— Seul un esprit dérangé se risquerait à comparer ces deux-là.

— Tu me crois dérangé ?

— Non, je te *sais* dérangé, nuance.

Andy appuya son propos en pointant fièrement l'index vers le ciel. La provocation lui valut un regard affligé de Gavin.

Perdus au milieu de son visage monumental, ses yeux gris semblaient minuscules. De lourds cernes rejoignaient de profondes pattes d'oie, trahissant autant ses cinquante-cinq ans qu'une récente et massive perte de poids. De l'époque où il flirtait dangereusement avec les cent trente kilos – il pesait encore un quintal – lui restaient encore des bajoues plus souples que flasques. Ses lèvres fines et pincées lui conféraient un air bougon et peu engageant. D'épais cheveux châtain clair couverts de laque au point qu'ils étaient imperméables surmontaient sa gueule de bouledogue irascible. Sans prévenir, son expression changea du tout au tout. Gavin s'illumina d'un sourire gargantuesque. De

furtifs spasmes le secouèrent tandis que s'élevait dans l'habitable son rire sonore et incroyablement communicatif.

Andy se l'avouait sans honte, il aimait profondément Gavin et son côté bourru. Qui ne connaissait pas le quinquagénaire le prenait volontiers pour un vieux con réactionnaire. Son caractère tempétueux lui valait nombre d'inimitiés et bloquait un avancement pourtant mérité. Mais pour qui le connaissait vraiment, il se montrait d'une loyauté indéfectible, acceptait la dérision de bonne grâce et possédait une culture encyclopédique. Sur le plan professionnel, le lieutenant Gavin « Satch » Hastings était sans conteste le meilleur enquêteur en exercice au sein du SPD. Avec plus de trente ans de maison au compteur, il affichait des états de service impressionnants et Andy le suspectait d'envoyer promener ses supérieurs pour empêcher toute promotion susceptible de l'éloigner du terrain.

Le fou rire continua de plus belle et parvint même à dérider le jeune détective, pourtant morose depuis le moment où son équipier l'avait agrippé par la manche de son blouson de cuir pour le traîner de force dans leur voiture.

— Et si au lieu de te marrer, tu m'expliquais où on va ?

— Un 9A.32 sur les docks, annonça Satch en tentant de recouvrer son sérieux.

— Super ! ironisa Andy. Rien de tel qu'un bon homicide pour démarrer la journée...

— Sa Majesté des homos a peur de gerber son petit déj ?

— Tu vas me la resservir longtemps celle-là ? Ce n'est arrivé qu'une seule fois et je souffrais d'une intoxication alimentaire.

— Tu es vraiment un mec surprenant.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de surprenant à en avoir ras le bol de me faire charri...

— Ce qui l'est, c'est que tu t'emballes quand je te rappelle que tu as vomi tes tripes sur une scène de crime, par contre, pas un mot sur le fait que je t'appelle « Sa Majesté des homos ».

— Homo, j'assume. Mauvais flic, en revanche...

— J'avais pas te mentir, Andy, quand le capitaine m'a dit que j'héritais d'un bizuth, j'étais en rogne. Pas un peu, pas à moitié. Je l'avais vraiment mauvaise. Mais quand j'ai appris que c'était toi, ce bizuth, j'ai été rassuré.

— Pourquoi ? Quand je patrouillais en uniforme, on s'est peu croisés au final, non ? Je veux dire... tu ne me connaissais pas.

— On s'est croisés précisément quatre fois sur le terrain avant que tu deviennes inspecteur. À chacune de nos rencontres, tu t'es montré affable, loquace, et tu pouais l'enquêteur en devenir.

— Et ces qualités t'ont rassuré ?

— Non. Ce qui m'a rassuré, c'est que tu as les lettres « PD » gravées au milieu de la figure.

Andy se redressa et observa son front dans la glace de son pare-soleil.

— Tant que ça ?

Andy se détailla dans le miroir. Malgré sa récente entrée dans la trentaine, il possédait toujours un visage juvénile. Ses petits yeux marron rieurs reflétaient sa fraîcheur naturelle. Ses sourcils fins, eux, trahissaient son goût pour l'ironie et les plaisanteries potaches. Quant à son front large, sa mâchoire finement ciselée et la petite fossette au milieu de son menton, ils lui conféraient tous les attributs du mâle viril. Le pouvoir de séduction qu'il exerçait

sur les jeunes femmes en attestait depuis toujours. Certes, il attirait aussi les hommes, mais après tout, n'était-ce pas là le privilège de la beauté ? A priori, rien ne trahissait une quelconque homosexualité, hormis peut-être une peau incroyablement lisse savamment entretenue à coups de crèmes et autres soins. À moins que ce ne soient ses cheveux clairs coupés à ras. Ou sa tenue faussement débraillée, chemise vichy et sweat-shirt bleu à col relevé sous un blouson de cuir marron.

— Cherche pas, c'est le pif, ricana Satch.

Andy remonta le pare-soleil en soupirant.

— Si tu le dis. Par contre, je ne saisis pas où tu veux en venir.

— Ça fonctionne comme pour les femmes, tu vas voir le raisonnement. Dans une société phallocrate, et plus encore dans un milieu aussi machiste que la police, les femmes doivent en faire trois fois plus que les hommes pour se faire ne serait-ce qu'une petite place. Ce qui est valable aussi pour les gays. Les faits me donnent raison : tu es plus rigoureux que moi, plus appliqué, plus respectueux des procédures et tu es certainement plus intelligent que je ne le serai jamais. Il te manque juste l'expérience, mais tu es en train de l'acquérir.

— Si je suis ton raisonnement, tu étais satisfait de faire équipe avec un homo parce qu'il ferait tout pour être reconnu comme un bon flic ?

— Tout juste. Mais ne te sens pas trop flatté, une gonzesse aurait fait l'affaire de la même manière, hein.

Satch conclut sa démonstration d'un clin d'œil complice et ironique.

Andy se massa les paupières en hochant la tête. Loin de s'offusquer de ces paroles, il savait que

ce qui pouvait passer pour du machisme ou de l'homophobie n'en était pas dans la bouche de son mentor, et il devait reconnaître que celui-ci disait vrai. Le jeune inspecteur se remémora les doutes qui l'avaient assailli au moment d'intégrer les forces de l'ordre. Seattle avait beau appartenir aux villes les plus tolérantes envers les homosexuels, elle n'échappait pas aux crimes et agressions haineuses. S'il n'avait jamais cherché à masquer son orientation sexuelle, il ne la portait pas en bandoulière, la jugeant sans incidence dans l'exercice de ses fonctions. Certes, il souhaitait réussir, en tant qu'homme comme en tant que flic. Mais au plus profond de lui demeuraient les blessures de l'adolescent rejeté par son père et déterminé à lui prouver sa valeur, coûte que coûte.

— Le plus terrible, c'est que je n'arrive même pas à te donner tort, admit-il.

— Ma grande sagesse ne sera reconnue qu'après ma mort.

— Alors j'espère que tu resteras longtemps un génie incompris.

La discussion continua tandis que les deux hommes arrivaient dans le quartier des docks.

Satch se gara derrière une Ford Interceptor, une voiture de patrouille dont la rampe de lumières rouges et bleus clignotantes égayait la grisaille ambiante. Compatissante, la tempête se calma au moment où Gavin et Andy quittèrent la chaleur ouatée de leur véhicule. Les bourrasques de vent s'arrêtèrent, et le déluge se fit bruine. Satch referma son trench tandis qu'Andy releva le col de son blouson de cuir avant d'enfoncer les mains dans ses poches.

Enveloppé dans un imperméable noir, casquette solidement vissée sur le crâne, un policier

en uniforme fumait une cigarette à l'abri d'un container ouvert. Avisant les deux enquêteurs, il tira une longue bouffée avant de jeter son mégot et de l'écraser du bout du pied.

— Lieutenants Hastings et Irvine, les salua-t-il d'une voix faible, mais avec une déférence évidente. Officier...

— On se détend, Simmons, ce n'est pas une inspection, se moqua Gavin en balayant des yeux les environs.

Andy sourit à l'idée qu'un an plus tôt lui aussi accueillait les gradés avec la même obséquiosité.

— Bon, qu'est-ce qu'on a ? s'enquit l'imposant lieutenant.

Simmons posa les mains sur ses hanches et expira lourdement, le nez vers le ciel.

— Je préfère que vous alliez voir par vous-même...

Cette fois, la voix ne se contenta pas d'être faible, elle se brisa net. Andy comprit que le formalisme de l'accueil dispensé par le policier ne tenait pas de la seule déférence, mais de la nécessité vitale de se raccrocher aux convenances de la vie ordinaire, normale, sans remous. Le recours à la hiérarchie comme rempart à la peur et au dégoût.

— C'est moche à ce point-là ? demanda-t-il en posant une main prévenante sur l'épaule de son subalterne.

Incapable d'articuler un mot, celui-ci se contenta d'opiner du chef.

D'un signe de tête, Satch informa Andy qu'il entraînait dans l'entrepôt, laissant à son équipier le soin de reconforter un Simmons salement secoué qui s'allumait déjà une nouvelle cigarette.

Moins d'une minute plus tard, le vétéran réapparut, visage fermé à double tour. Si son air bougon était finalement habituel, sa pâleur, elle, n'avait rien d'ordinaire. Plus blanc qu'un linceul, Satch darda sur Andy un regard lourd, pesant, empli d'une lassitude infinie.

Le malaise de ses confrères contamina le jeune détective. Son pouls s'accéléra. Une fièvre subite enflamma son front. Il aurait voulu parler, briser le silence assourdissant qui s'était abattu sur les trois hommes, mais un nœud dans sa gorge l'en empêcha. Andy éprouva alors une nouvelle conscience du monde qui l'entourait. La fumée nauséabonde de la cigarette de Simmons. Les doigts de Satch cramponnés à son carnet de notes. La chape de nuages noirs stagnant au-dessus de la ville. Sa propre respiration, plus lourde et plus lente.

L'univers se figeait un peu plus à chaque pas qu'il effectuait en direction de l'entrepôt.

Au moment où il pénétrait dans le bâtiment, la voix de Satch s'éleva, aussi blanche que son propriétaire.

— Andy ?

— Quoi ?

— Je préfère te prévenir. Ce n'est pas une simple scène de crime.

— Ah bon ? Et c'est quoi alors ?

— Un putain de barbecue...

*

* *

L'entrepôt s'étendait sur une cinquantaine de mètres. Un habile maillage de poutrelles métalliques s'étirait sur toute sa surface, sous une toiture de

tôle percée de multiples lucarnes translucides. Des milliers de graffitis recouvraient les murs de béton dont le gris originel se devinait encore à de rares endroits. D'innombrables canettes de bière, sacs en plastique et emballages de nourriture traînaient sur le sol près de monticules de gravats, témoignant, s'il en était besoin, que le bâtiment était désaffecté. À la crasse ambiante s'ajoutait une humidité telle qu'elle imprégnait les os.

Andy aurait voulu détourner les yeux. Il aurait souhaité s'enfuir, prendre ses jambes à son cou et quitter cet endroit lugubre, retrouver l'air libre, oublier l'odeur ignoble qui flottait dans les lieux. Mais son sens du devoir l'emporta sur sa volonté. L'instinct du flic triomphait du dégoût de l'homme. Andy triturait nerveusement l'insigne qu'il portait autour du cou à la manière d'un chapelet ou d'un crucifix.

Perdue au milieu du hangar, une jeune femme était pendue, nue, à deux mètres du sol, les chevilles entourées d'une chaîne métallique. Elle était éclairée par un fin rai de lumière que dispensait une lucarne au plafond. Poussé par une pudeur absurde, Andy ignora sa nudité et détailla son visage. Ses traits lisses et délicats, presque enfantins, lui conféraient un air étrangement paisible. Ses longs cheveux noirs ruisselaient vers le béton humide en une crinière ondulée et soyeuse. Le policier l'imaginait endormie, lovée sous une couverture moelleuse au coin d'un feu crépitant. Dans cette vision, elle lui apparaissait d'une beauté ingénue, innocente. Andy crut, d'abord, que l'image des flammes dansantes s'imposait à son esprit à cause de son imagination trop fertile. Il releva les yeux, et, à mesure que se dévoilait à lui le corps de la défunte, il comprit

que c'était la réalité. De la taille jusqu'à mi-mollet, sa peau était carbonisée. L'épiderme et le derme fondus laissaient place aux chairs agglomérées en larges plaques marron et noires. D'aspect cartonné, elles possédaient un relief irrégulier, ponctué de crevasses et de bosses immondes. Une nouvelle vision s'imposa à Andy : des torrents de lave en fusion dévalant les flancs d'une montagne. Mus par un appétit insatiable, ils dévoraient tout sur leur passage, ne laissant dans leur sillage que mort et désolation. Puis les flammes, rassasiées, mouraient de s'être trop nourries.

Seul subsistait le néant.

Andy sentit ses forces l'abandonner. Son estomac se noua. La nausée menaçait. Le retour de Satch la refoula.

— Un coup de fil anonyme a prévenu nos services de la présence du corps, faute de quoi il aurait pu croupir ici un long moment, déclara-t-il de sa voix de stentor.

L'écho de ses paroles résonna dans le hangar. Andy se tourna vers son équipier. Celui-ci avait retrouvé son teint rose et se tenait solidement campé sur ses jambes. Il ressemblait à ces cow-boys de western prêts à dégainer.

— Tu tiens le choc ? demanda-t-il, avec toute l'assurance de ses trois décennies de service.

— Je n'ai pas vraiment le choix, répondit Andy, cramponné à sa plaque.

Le regard de Satch se posa sur cette dernière.

— Accroche-toi bien à elle, conseilla-t-il sur un ton plus doux. C'est elle qui te tient debout quand tu ne demandes qu'à tomber. C'est elle qui te protège des pires abominations dont l'être humain est capable. Cette plaque, tu t'en rends compte en ce

moment même, est lourde à porter. Mais c'est ton bouclier.

Satch s'approcha du cadavre, enfila une paire de gants en latex, puis ajouta pour lui-même :

— C'est notre bouclier à tous.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, un bataillon de policiers avait pris possession des lieux, désormais éclairés par de puissants projecteurs. Deux groupes distincts évoluaient sur la scène de crime.

D'un côté, l'équipe scientifique composée de cinq hommes et femmes vêtus de combinaisons blanches, surchaussures, gants et masques de protection faciale. Trois d'entre eux passaient l'entre-pôt au peigne fin, déposaient ici et là de petits panneaux jaunes numérotés, enchaînaient photos et prises de notes, tandis qu'un tandem s'affairait autour du cadavre toujours suspendu, effectuant de multiples relevés avec une précision chirurgicale.

De l'autre, les enquêteurs et officiels, en cercle autour d'Andy et Satch. Tels deux coachs sportifs s'adressant à leurs joueurs, ils dispensaient consignes et requêtes à quatre inspecteurs venus en renfort. Intégré au groupe, un émissaire du maire suivait les échanges, l'air grave.

L'arrivée d'un homme en blanc interrompit la réunion improvisée.

— Excusez-moi, mais ça pourrait vous intéresser. On a trouvé ça dans un sac à main.

Le scientifique tendit un portefeuille à Andy qui le saisit d'une main gantée.

nous aider à nous relever, nous retrouvons l'espoir qui nous avait quittés. Ils possèdent ce supplément d'âme qui nous insuffle le désir de vivre.

Ces individus sont rares, mais ils existent. Nous les craignons toujours, les aimons parfois, les repoussons souvent, mais, à un moment ou à un autre de notre existence, nous les appelons de tous de nos vœux. Leurs sentiments passent en arrière-plan de l'impérieuse nécessité de continuer à se battre. Ils nous semblent durs, impavides, insensibles même. Mais ils ne le sont pas. Le prix qu'ils payent est celui que nous ne payons pas. Qu'importe que nous les appelions héros, mentors ou inspirations. Au final, ils ne diffèrent guère de nous. Ils ne sont, en vérité, qu'un peu plus humains.

Eytan et Franck invitèrent Avi à s'approcher d'eux.

— Franck, rassure-toi, je vais te raconter comment s'est passée notre petite escapade en Suisse. Puis Jeremy et Jacky vont nous rejoindre ici. En Europe, Dje n'attend qu'un signal pour venir en renfort, et je compte battre le rappel de quelques contacts susceptibles de nous aider dans la guerre qui nous attend. Quant à l'ancien Cypher, il semblerait qu'il doive survivre après tout. Il faudra le garder à l'œil. Désormais, notre objectif est simple : éliminer le Consortium une bonne fois pour toutes. Je peux compter sur vous en dépit des risques ?

— J'ai déjà entendu des questions stupides, mais je suis tellement content que tu le demandes... dit Avi.

Le regard de Franck confirma son soutien.

— Nous avons passé les derniers jours à courir derrière le Consortium, déclara Eytan en allumant

un cigare sous les yeux réprobateurs de ses amis.
Désormais, nous reprenons la main.

— Je sens que ça va être brutal, dit Avi.

Eytan sourit, d'un sourire si carnassier qu'il inquiéta ses compagnons.

*Eytan et ses amis parviendront-ils
à éliminer le Consortium ?
Quelle sera la riposte
de la mystérieuse organisation ?
À suivre...*